



**Revue
d'histoire de l'enfance « irrégulière »**

Le Temps de l'histoire

19 | 2017

**Abandon d'enfants et parents abandonneurs, XIXe-
XXIe siècles**

Sauvé d'Auschwitz par l'assistance publique

Mathias Gardet



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/rhei/4094>

ISSN : 1777-540X

Éditeur

Presses universitaires de Rennes

Édition imprimée

Date de publication : 22 novembre 2017

Pagination : 210-212

ISBN : 978-2-7535-6467-1

ISSN : 1287-2431

Référence électronique

Mathias Gardet, « Sauvé d'Auschwitz par l'assistance publique », *Revue d'histoire de l'enfance « irrégulière »* [En ligne], 19 | 2017, mis en ligne le 22 novembre 2017, consulté le 19 janvier 2018. URL : <http://journals.openedition.org/rhei/4094>

mangeait mieux que dans sa famille, en cette période d'après-guerre toujours astreinte au rationnement. Les repas étaient pour elle l'occasion de rencontrer et de parler un peu avec son auxiliaire d'une part – une ancienne pensionnaire vraisemblablement –, et d'autre part les quelques autres laïques travaillant là – une secrétaire et sa sœur innocente, une buandière, une piqurière (pour la réfection des tissus, à l'atelier des pensionnaires aux doigts très abîmés par les aiguilles) et elle, l'infirmière. C'est tout ! Du côté des religieuses, elles n'étaient guère plus nombreuses : six ou sept entourant la Mère supérieure. Pas de psychologue, pas de psychiatre, pour compléter l'encadrement de cette multitude d'enfants abîmés par la vie dehors, représentantes de la misère humaine, victimes traitées comme un troupeau. Lorsqu'elle a fait le choix de partir, Christiane Péciaux a été affectée dans un hôpital, où elle a enfin pu trouver son bonheur dans ce métier dont elle avait la vocation. L'encadrement dans les années 1950 était encore très souvent tenu par des religieuses. Elle a été ensuite formatrice, cadre en milieu hospitalier, alors nommée « surveillante ». Une pointe d'amertume transperce son propos : « Quand je suis sortie de là, je n'avais plus confiance dans la parole des gens. » L'écriture de son livre a certainement représenté une catharsis pour elle qui a clos notre entretien par ces mots : « Je suis devenue adulte très vite : la guerre, et puis ça ! » Pour conclure, gageons que le lecteur, peut-être *a priori* effaré par la description des méthodes de traitement des problèmes féminins de l'époque, de ce qu'on appelait « redressement » en guise de rééducation, saura aussi prendre plaisir, au fil de ces belles pages, à découvrir la force d'amour qui s'en dégage entre ces filles enfermées et leur infirmière, qu'elles appelaient « Moïselle », lui confiant : « Vous, Moïselle, on vous aime bien. »

Claire Dumas

Sauvé d'Auschwitz par l'Assistance publique

Charles Wasersztajn

2016

Orléans, Éditions du CERCIL, 184 p., ISBN : 9782954090337,

préface de Serge Klarsfeld.

Le récit de Charles Wasersztajn est remarquable tout d'abord par l'événement absurde qui l'a déclenché. Contrairement à ce que l'on pourrait croire et à ce que laisserait sous-entendre la préface de Serge Klarsfeld, il ne démarre pas à

cause d'une énième quête d'identité ou comme une bataille d'un David contre le Goliath de l'Assistance publique. Il ne s'agit pas pour Charles Wasersztajn de tenter de briser la règle d'airain de cette administration qui oppose systématiquement à la quête des origines de tous ses anciens pupilles une fin de non-recevoir. Ici rien de tel, Charles Wasersztajn est l'exemple même d'une mémoire refoulée et d'un silence intégré, bien qu'il soit effectivement un ancien de l'Assistance publique et que son histoire ait toute l'intensité dramaturgique de la conjoncture de la Seconde Guerre mondiale pointée dans les premières phrases du récit : « Le 6 décembre 1940, j'ai été admis à l'Assistance publique. Mon père et ma mère ont été déportés à Auschwitz en 1942 » parce qu'ils étaient juifs.

Mais, comme il l'écrit lui-même à 61 ans, il ne s'était encore jamais préoccupé de son passé ni de celui de ses parents. L'oubli, ou plutôt le non-questionnement font partie de sa vie, c'est avec cela qu'il s'est construit, même lorsqu'à l'âge de 7 ans il est retrouvé et recueilli par sa tante maternelle et que le portrait de sa mère, effectué à partir d'une ancienne photo, trône dans le séjour de son nouveau foyer.

Il n'a aucun souvenir, dit-il de ses parents – il n'avait même pas cinq mois quand il a été placé – et il lui est donc « pénible d'évoquer le sujet ». Il se laisse happer par sa vie professionnelle qu'il entame dès l'âge de 15 ans, le certificat d'études primaires en poche, dans le commerce de son oncle, avant d'ouvrir sa propre voie, le travail rajoute-t-il accaparant ses journées et constituant sa « seule préoccupation ».

Alors qu'est-ce qui vient changer la donne ? Encore une fois, il ne s'agit pas d'un brusque réveil de conscience lié au départ à la retraite, souvent propice à un retour sur l'enfance, mais tout simplement d'une incongruité administrative. Alors que Charles Wasersztajn demandait seulement une attestation de présence pour ses sept années passées à l'Assistance publique, cette dernière lui envoie en réponse, le 19 janvier 2001, « une grosse enveloppe » contenant la copie intégrale de son dossier de prise en charge ! Pourquoi cette administration si longtemps avare en informations décide soudainement de tout révéler à un ancien qui n'avait pourtant jamais rien réclamé ? C'est d'autant plus surprenant que parallèlement, à l'image de Joseph Nadanowska, dont l'histoire est évoquée par Antoine Rivière dans le dossier thématique du présent numéro de la RHEI, d'autres anciens pupilles recueillis dans des conditions similaires, qui,

eux, avaient fait la démarche de retrouver leurs origines et demandé d'accéder à leur dossier, s'étaient heurtés à un refus des mêmes instances administratives. Ne pouvant faire que l'hypothèse des aléas et erreurs bureaucratiques, revenons-en à Charles Wasersztajn et au choc de l'ouverture de cette « grosse enveloppe » dont le contenu, déclare-t-il, a totalement bouleversé sa vie.

C'est donc l'archive papier qui déclenche brutalement la mémoire et non la mémoire qui cherche à s'étayer par l'archive. Cela explique sans doute la volonté de comprendre de Charles Wasersztajn et sa décision de faire appel à des experts pour arriver à décrypter les documents dont le langage est parfois abscons. S'instaure alors non pas la traditionnelle confrontation entre celui qui se souvient et celui qui sait, mais un véritable dialogue entre le sujet du dossier individuel et les historiens qui permet à ce premier de reconstituer petit à petit un pan de son existence enfoui, comme un lecteur de sa propre vie. La reconstitution est d'autant plus passionnante à suivre que l'ouvrage propose de magnifiques reproductions des documents d'archives que l'on a l'impression de palper : que ce soient des pages du dossier (reproduit d'ailleurs dans son intégralité en annexe) ou des documents iconographiques, épars, souvent écornés, glanés ici et là au fur et à mesure de sa quête. On se sent alors dans la peau du *biographe* du superbe roman homonyme de Philippe Beaussant, à recomposer une trajectoire comme un puzzle en passant d'un fragment d'archive à un autre pour pénétrer dans l'intimité de Charles Wasersztajn. Ce témoignage émouvant interpelle enfin avec force et sincérité les effets de la remémoration tardive sur une vie composée sur du silence. On a l'impression qu'au reflet des archives, Charles Wasersztajn se regarde pour la première fois dans un miroir en s'interrogeant avec perplexité sur son empêchement et les répercussions que cela a pu avoir sur son entourage. S'il se dit enfin réconcilié avec lui-même, il pose en conclusion une question lancinante : comment peut-on vivre avec les morts sans jamais les avoir connus ? Il répond « parce qu'on les garde vivants en nous ». Au regard de son étrange expérience, on a envie de répondre aussi parce qu'ils laissent malgré tout des traces et que l'archive peut les faire revivre.

Mathias Gardet
